



n°97/06 Juillet-Août 1997

Les jeunes musulmans en France

Etude exploratoire¹

*Adil JAZOULI
Maria do Céu CUNHA*

¹ . Etude financée par: La Délégation Interministérielle à la Ville (D.I.V.), Le Fonds d'Action Social (F.A.S), Le Ministère de la Jeunesse et des Sports (Direction de la Jeunesse et de la vie associative), et effectuée en décembre 1995 par les deux auteurs dans le cadre de **Banlieuescopies**, Programme d'observation et d'évaluation des politiques publiques dans les banlieues (105, av Parmentier, 75011 Paris). **Se Comprendre** remercie les auteurs de l'autorisation qu'ils nous ont accordée de reproduire la majeure partie de leur étude. Après les deux premiers chapitres (Se Comprendre N° 97/02 et 97/04), nous présentons ici le Chapitre 3 de cette étude.

CHAPITRE III

UNIS PAR UN CORPUS DE CROYANCES ET UNE NOUVELLE MORALITE.

Dans leurs quartiers, les jeunes musulmans se veulent de nouveaux acteurs de l'espace public. Dans l'affirmation de leur identité, fondée sur la foi, ils se distinguent de leurs pareils, en opposant à l'Islam "culturel" traditionnel, un Islam "savant", puisé dans les livres. C'est ainsi qu'ils actualisent leur intense désir de revalorisation sociale et culturelle.

Etre exemplaires

Quels sont les objectifs, les buts avoués de ce noyau de jeunes fidèles? Tout d'abord, comme tous les militants qui les ont précédés, ils veulent changer la vie de leur quartier. Comme les autres militants, ils sont animés d'une envie de transformation sociale.

Cependant, cette transformation passe d'abord par leur propre changement personnel et individuel. Ces jeunes forment un groupe uni, qui a des obligations en tant que groupe mais c'est aussi à chacun de se présenter comme un modèle de conduite. Ces jeunes estiment qu'ils se doivent "d'être exemplaires", d'éviter tout écart de conduite. Il leur faut gagner par la rectitude et la droiture de leurs comportements l'adhésion de nouveaux dans leur communauté, notamment parmi les jeunes et les enfants du quartier. Ils estiment aussi que c'est le moyen de redresser l'image de l'Islam, malmené par les médias, aux yeux de tous, dans le quartier et en dehors, auprès des responsables politiques, sociaux, éducatifs. Les jeunes croyants ont certes la conscience que cette démarche est lente et difficile, mais ils ont la foi.

Cette conscience aiguë de leur responsabilité en tant que membres d'une communauté, soumise de surcroît aux aléas de l'actualité médiatique, peut entraîner l'hésitation des convertis potentiels à sauter le pas. Prenons par exemple le cas du voile: lorsqu'une jeune fille choisit de porter le voile, elle affiche symboliquement aux regards des autres son appartenance à la communauté de croyants. Elle doit dès lors prendre garde à chacun de ses pas et chacun de ses mots. En cas de manquement, elle est consciente qu'elle attirerait la réprobation sur l'ensemble de la communauté des croyants. C'est pourquoi certaines jeunes filles estiment n'être pas encore "prêtes" à franchir cette étape. Peut-être est-ce la raison pour laquelle certaines ne la franchiront jamais, tant la responsabilité est lourde à porter.

"Le voile, c'est une image qu'on donne. Alors c'est complètement différent ça ne repose plus seulement sur nous ; mais aussi on est responsable par rapport aux autres ; quand je prie seulement, personne n'est censé savoir que je suis musulmane, donc je peux me permettre certaines choses... Mais là, on ne peut plus se permettre de salir l'image de l'Islam, il faut qu'on soit en accord complètement avec les préceptes de l'Islam. Alors que, quand on prie et qu'on sort, on peut faire ce que l'on veut; mais là c'est différent. on a une responsabilité plus grande."

"Et il y a toujours cette peur de ne pas être à la hauteur; surtout on se dit que c'est un verset du Coran : sur terre on représente l'Islam, on est musulmanes, on

s'affirme. Et on se dit que si on fait une erreur, eh bien on dira : "Si elle a fait l'erreur, les musulmans sont toutes comme ça. On a peur de donner cette mauvaise image, on a peur de ne pas être à la hauteur."

"On est des cibles; donc le moindre faux pas est contre nous, et contre l'Islam entièrement. Le moindre faux pas c'est "à bas l'Islam, les musulmans sont comme cela" ; c'est important, le modèle ; les prophètes étaient des modèles pour les peuples auxquels ils ont été envoyés; chaque musulman doit être un modèle."

Moraliser la vie du quartier et de ses habitants

Ces jeunes sont donc des adeptes d'une morale nouvelle à laquelle ils se réfèrent individuellement, qu'ils partagent entre eux et qu'ils souhaitent communiquer aux autres. Petit à petit, car nous verrons par la suite que la "conversion" est un lent processus, ils changent leurs comportements et modèlent leurs attitudes aux nouvelles exigences imposées par leurs croyances.

La vie est un passage

Un principe important sous-tend toute leur vie nouvelle et inspire leurs pratiques actuelles : la certitude que la vie est un passage et la mort un événement qui peut se présenter à n'importe quelle heure. Il peut paraître étrange de voir de si jeunes gens, évoquer ainsi la mort.² Cette présence omniprésente n'est pourtant, à les entendre, source d'aucune angoisse. Promesse d'une éternité, elle inspire, selon eux, leur profond refus du "matérialisme". Ils prétendent même qu'elle leur donne la force de poursuivre une ascèse de vie peu commune à leur âge.

"La mort, c'est bien d'y penser ; ça m'empêche de faire les choses mal... On sait qu'on va mourir... On va retourner à qui ? à Dieu. Moi aussi, je parle beaucoup de la mort. Ma mère est comme vous, justement ça l'étonne beaucoup elle aussi... Mais surtout maintenant, quand je vois qu'il y a beaucoup plus de jeunes qui meurent... Il y a plein de jeunes qui meurent. Accidents de voiture. Le fait de savoir qu'on va mourir, on y pense. Moi, je sais que je peux mourir avant ma mère."

"Mais il n'y a pas une tristesse, de penser si souvent à la mort, à votre âge? Moi je pensais à faire la révolution, éventuellement je me disais que je pouvais mourir pour la révolution, mais c'était plus vivant, vous trouvez pas?"

"Non, pas du tout... C'est pas du tout triste, de penser à la mort. Justement, si l'on ne croit pas en Dieu, c'est triste, la mort. On peut avoir la mélancolie en se disant qu'on va mourir. Mais si je crois, je sais que je vais mourir mais qu'il y a une autre vie. C'est différent... C'est pas triste, au contraire. On est apaisés. Justement, avez vous vu une émission sur les antidépresseurs, à la "Marche du siècle," le Prozac, vous connaissez?"

"Oui, j'ai lu des choses sur ça..."

"Un philosophe, justement, disait que les patients qui viennent voir les médecins, c'était surtout parce qu'ils sont tristes et qu'ils ne savent pas pourquoi..."

². Le discours de la mort, même s'il est lié à leurs nouvelles croyances, trouve aussi un ancrage concret, dans des quartiers où la mort des jeunes n'est pas un vain mot, puisque nombre de jeunes y ont mis leur vie danger (toxicomanie, accidents de voiture et autres risques forts liés à la délinquance).

Ils sont mal dans leur peau. Ils sont pas malades, mais ça va pas... et lui expliquait "l'angoisse c'est normal." Rien que de savoir qu'on va mourir, les gens sont angoissés... Ils sont pas bien. Et lui disait: "bon, la médecine ne peut pas remplacer le vide spirituel... la religion..." Vous voyez, on ne peut pas être triste. C'est un équilibre... On sait qu'on va mourir, mais... On ne dit pas que c'est la fin de tout! il y a Dieu..."

Dans des quartiers où le "paraître", la "frime", actualisés autour de nombre de symboles (les voitures, les vêtements, l'argent) ont une place essentielle, indiscutée, leur refus de s'intéresser aux choses matérielles, a quelque chose d' "impensable" tant paraît radical le renversement des valeurs.

Il faut aussi s'intéresser aux vertus qui sont systématiquement prônées, telles que le "refus de médisance"³. La "franchise" est elle aussi systématiquement évoquée⁴. Cette nouvelle éthique tout à la fois émancipatrice et contraignante, induit des équilibres nouveaux dans l'économie de vie de chacun. Les comportements peuvent s'en trouver radicalement modifiés.

"Déjà, ton comportement il change... Ta façon de penser, elle change aussi... Tu as une façon de penser encore plus ouverte. Je sais que maintenant on évite de mentir, de parler sur les gens... Je sais que j'ai fait un petit bilan sur moi même, j'ai des choses qui ont complètement changé... J'irais plus mentir, j'irais plus faire un détour pour arriver sur un sujet qui m'est difficile. J'y vais directement. La franchise sur un sujet, maintenant j'y vais carrément. Parce que comme ont dit: "il faut craindre Dieu, pas la personne qui est devant toi."

"Et est-ce que tu as trouvé une certaine paix dans la prière?"

"Oui, une paix morale. Franchement oui... c'est vachement spirituel. Ta conscience est plus tranquille. Tes problèmes, tu y penses moins. Tu te sens mieux dans ta peau... Dès que j'ai commencé à prier, je me suis sentie mieux... Avant, je me posais beaucoup de questions sur l'Islam: "je prie pas, et tout." je me prenais un petit peu la tête".

Ainsi, les "vertus" prônées et "choisies" se présentent à contre-courant des comportements habituels. Elles sont censés améliorer la "moralité" du quartier en le purgeant des "vices" qui entraînent un profond dérèglement de la vie sociale. Peut-être cela explique-t-il pourquoi elles trouvent un tel écho dans le cœur de ces jeunes. Elles semblent apporter une réponse praticable, qui dépend de la seule volonté et de l'effort moral de chacun. En tous cas, ceux qui y ont adhéré estiment avoir retrouvé une "sérénité" perdue et une paix jamais connue. Sans compter que leur nouvelle identité religieuse est aussi pour eux une grande source de fierté.

³. On sait combien les "procès" que les familles se font les unes aux autres dans les quartiers populaires nourrissent les mécontentes de voisinage, dressent les uns contre les autres, isolent des familles. Les habitants souffrent de la "jalousie" qui marque les rapports sociaux et prend pour cible, à tour de rôle, de nombreuses familles.

⁴. Cf. Collectif, **Banlieuescopies**, Les raisins de la galère, 1994. Nous y avons évoqué l'ampleur des rapports noués sur le mensonge et la dissimulation. Au point que le mensonge devient un jeu permanent voire une méthode d'existence. Certains jeunes nous avouaient d'ailleurs se perdre eux-mêmes dans le réseau de mensonges qu'ils tissaient eux-mêmes.

Une communauté ancrée dans la jeunesse, dans le quartier

Comment ces jeunes entretiennent-ils la "foi"? Comment parviennent-ils à "tenir" bon et à se conformer à la rigueur que leur nouvelle vie leur impose?

Les moments où la foi baisse.

Il faut bien garder à l'esprit que ces jeunes vivent une vie locale d'intense sociabilité autour de la foi. De manière formelle ou informelle, ils débattent constamment des "choses" de l'Islam, de ses règles de vie, de ses préceptes. Eux qui ne "savaient rien" affirment vouloir apprendre. Autour de cette progression souhaitée dans la religion s'organise ainsi une grande convivialité. Qu'elle se noue dans le quartier ou dans la "Mosquée". Cette vie de groupe soutient chacun de ses membres dans sa foi. Elle leur permet d'éprouver individuellement et de partager, collectivement, des moments d'émotion très forts, de transport mystique.

"Les filles aussi, ont un lieu de prière à la mosquée, elles y vont. Elles se voient à la bibliothèque de la mosquée, en lisant un bouquin. Mais elles se rencontrent chez elles aussi."

"Et cette manière de faire, de discuter entre eux sur l'Islam, très régulièrement qu'ont les garçons, les filles l'ont aussi?"

"Je crois que pour les filles c'est beaucoup plus fort. Parce qu'elles sont beaucoup plus sensibles. Quand elles parlent, elles parlent de tout coeur."

"Par exemple, j'ai pas vu un garçon pleurer devant moi. C'est beaucoup plus fort. Déjà une fille, tu l'as vue pleurer. Parce qu'il y a l'imam qui lisait un verset du Coran. Elle comprenait l'Arabe littéraire, et ça l'a émue. Tu vois que c'est fort, déjà, les filles sont plus proches de l'autre".

"Est-ce que c'est très fort, les émotions qu'on ressent, quand on est en train de pratiquer?"

"Ça dépend des moments. Plus ta foi est forte, plus t'as des émotions. Quand ta foi baisse, tu sens que tu es molle. Tu te dis. Il faut que je me reprenne en main."

Comme chaque croyant le sait, il est des moments où la foi faiblit. Outre la lecture régulière à laquelle chacun est tenu pour entretenir sa foi, la "fraternité" et la "sororité", les relations amicales, les sentiments généreux que spontanément ces jeunes ont les uns envers les autres, du fait de l'appartenance au même groupe, sont un facteur important de maintien et de cohésion.

"Le voile, c'est pour qu'on se reconnaisse entre nous, déjà, entre musulmans... parce qu'il y a un salut... "La paix soit sur toi..." Moi, quand je rencontre des filles et qu'il y a le voile, c'est étonnant... il y a une fraternité qui s'installe. Je vois une fille voilée et je vais tout de suite lui dire "Salam ale koum!" Mais c'est important aussi pour ne pas être offensée. C'est notre pudeur mais au même temps pour qu'on se reconnaisse entre nous... Quand vous aimez quelqu'un pour Dieu, c'est différent de quand vous aimez quelqu'un... Moi, c'est mon expérience. Les filles, je ne les connais même pas, ça fait trois mois que je les vois, c'est comme si c'étaient des amitiés anciennes. On est toutes surprises de ça... K., je ne la connaissais pas bien, maintenant il y a une de ces amitiés entre nous..."

Nombre de ces jeunes ont une intense présence au quotidien dans le quartier. Cela stimule leurs possibilités d'approfondir leur foi. Par contre, la sortie du cercle fermé et convivial, accueillant du quartier, avec ses certitudes et sa chaleur fraternelle peut être une épreuve déstabilisante. Pourtant, certains transportent dans des milieux où ils se trouvent très minoritaires et même isolés, la fierté de leur appartenance religieuse. C'est le cas de telle jeune étudiante, seule à porter le voile dans un amphi de six-cent personnes.

"Oui, il y a des moments où il faut entretenir... Mais rien que sentir ces moments, c'est bien. On a conscience, on sait que la foi baisse, on se reprend tout de suite."

"Quand et pourquoi la foi faiblit?"

"Moi, c'est quand je ne fais rien. Je le sens si je laisse aller. Quand on oublie notre but. Quand on fait pas la prière. La foi baisse automatiquement, quand on commence à faire des choses dans tous les sens, on oublie notre foi aussi..."

"Et être entourée, ça compte beaucoup?"

"Oui, c'est sûr qu'être entre frères et soeurs ça compte beaucoup; ça dépend de la foi, du niveau auquel est la personne. Si vous avez un niveau assez important, même le fait d'être séparé des frères et soeurs... Il y a toujours Dieu, vous sentez toujours Dieu. Vous avez pas besoin d'un frère ou d'une soeur, il y a Dieu... Mais pour les débutants dans la religion ils ont besoin... Même au niveau du voile, par exemple. Si l'on n'est pas vraiment convaincu, on va se trouver tout seul à l'école, il n'y a personne qui porte le voile, on se pose des questions... Tout le monde dit : "Oui, le voile tu te fais manipuler..." Là, on peut peut-être... Vous voyez, ça dépend du caractère de la personne, de la foi de la personne..."

Mais il est, pour ces jeunes, des sorties du quartier qui sont libératrices. Elles appellent au dépassement de l'espace local pour inscrire les croyants dans la communauté plus large de la jeunesse musulmane de France. Ces ouvertures se font lors de rencontres, de débats, qui ont lieu plus ou moins régulièrement, soit au niveau national, soit dans la région. Mais il peut aussi s'agir de rencontres organisées dans la ville faisant appel aux jeunes d'autres quartiers. C'est l'occasion de prouver aux jeunes qu'ils ne sont pas seuls. C'est aussi de nouvelles occasions d'apprentissage, d'acquisitions de "savoirs". Dans tous les cas la dimension du quartier, fondement d'une certaine identité de la jeunesse, et lieu d'enracinement de cet Islam populaire est alors dépassée. Et les jeunes sont fiers de le proclamer, montrant qu'ils peuvent, dans leur nouvelle identité, se dépouiller d'oripeaux qui limitent l'ampleur de leurs vues.

"Tu ne peux pas vivre tout le temps seul. Au bout d'un moment faut quand même des croyants avec qui fréquenter. Nous on discute. Et puis il y a une mosquée à laquelle je m'attache. C'est important. Je vais prier là-bas, j'y vais tous les vendredis. Il y a des jeunes, d'autres quartiers aussi, on discute, des fois il y a des conférences, des fois on s'organise entre nous, on fait des activités sportives, des matchs de foot. Pas qu'avec des jeunes d'ici. Mais des jeunes qui viennent d'ailleurs. On se fait des matchs entre nous, on sort, des choses comme ça. On se fait des cercles de réflexion, des congrès où on se voit et tout. Quand même, on discute, c'est bien parce que ça nous rappelle notre foi et ça nous permet de vivre mieux, et on est libre."

Par ailleurs certains de ces jeunes ont aussi l'occasion, tant à la faveur de voyages que de

débats, de lectures, de manifester leur appartenance à la communauté universelle des croyants, qui a ses adeptes partout dans le monde. Cette conscience d'une petite communauté de quartier reliée à une vaste humanité de croyants est une donnée importante. Surtout si l'on tient présent à l'esprit l'isolement dans l'espace du quartier de nombre de ces jeunes, la conscience douloureuse de l'enfermement dans un groupe défavorisé et relégué. C'est pourquoi ce lien, actualisé dans des occasions concrètes ou même simplement entretenu de manière plus abstraite, avec une communauté plus vaste, qui se déploie à l'échelle de la planète, importe tant.

"Est-ce que le fait de pratiquer t'a ouvert sur d'autres communautés, que les communautés maghrébines?"

"Bien sûr, je suis allé en Turquie. J'ai été dans d'autres pays".

"Ça c'est des ouvertures?"

"Bien sûr. Quand j'ai été aux Etats-Unis, j'ai fréquenté les Black Muslims et j'ai vu comment eux marchaient dans l'Islam. J'ai fait beaucoup de trucs, j'ai eu d'autres rapports ethniques mais toujours sur la base de l'Islam".

Un Islam enraciné dans la jeunesse

Enraciné localement, tout en se référant à un espace universel des croyants, ce mouvement est fortement ancré dans la culture de jeunesse des cités où il s'est développé.

A l'origine du mouvement se trouvent souvent des jeunes issus des pays du Maghreb. Souvent arrivés depuis peu, ils parlent et écrivent l'Arabe et ils ont une culture religieuse qui paraît très considérable aux yeux des jeunes des cités. A vrai dire, rien ne prédestine ces deux mondes à se rencontrer, tant l'écart culturel est grand entre eux. Mais lorsque ces croyants se font les vecteurs de la vraie foi auprès des jeunes, les accompagnent et les guident en ce nouveau continent spirituel, un terrain commun se trouve créé.

Pourtant, une fois le processus lancé, il échappe partiellement à ses initiateurs. Reste qu'ils gardent un rôle non négligeable: comme ils sont plus "calés" en religion, on les consulte, on leur demande leur avis sur des questions d'exégèse.

"C'est quand même pas les jeunes de la cité qui font les cours d'Arabe et de Coran".

"Non pas du tout. C'est des jeunes qui habitent dans le quartier ou ailleurs en général. C'est pas des jeunes qui ont grandi en France. Ils sont bien calés en arabe, dans l'Islam et même au niveau scolaire".

"C'est des jeunes qui sont capables de vous transmettre un enseignement que vous ne pourriez pas tout seuls acquérir?"

"Oui. Car mis à part les cours du Coran, il y a d'autres cours, comme par exemple les cours sur les civilisations, sur l'histoire, sur le dogme".

"Quel rôle ils jouent pour vous, les jeunes croyants de la cité?"

"Ils ont à peu près notre âge, mais ils ont plus de connaissances que nous. Quand on a des questions à poser, on va directement vers eux".

Mais hors de ce champ de connaissance érudite, les jeunes se réservent les modalités d'approche et de travail prosélyte auprès de leurs camarades dans le quartier. La proximité culturelle qu'ils ont avec eux est en effet un élément essentiel pour être entendus.

Le fait qu'il n'y ait pas d'imam, par exemple, qui accompagne de manière suivie la communauté des croyants réunie à la mosquée ne semble guère les déranger. Certains estiment même que certains imams éprouvent des difficultés à comprendre les jeunes et à trouver l'art et la manière de se trouver en adéquation avec eux.

"Un imam, ça ne peut-être que quelqu'un d'extérieur. Nous, on n'a pas vraiment d'imam ici. Et ils ne sont pas vraiment formés pour les jeunes de cités, à mon avis. Il y a des conflits entre les jeunes des cités et les imams, parce qu'ils n'ont pas du tout la même manière de voir les choses".

"Quelle est la différence?"

"Parce que, tu sais bien, les jeunes des cités c'est quand même des jeunes assez difficiles".

"Difficiles comment?"

"Difficiles parce qu'ils se battent sur tout. Les jeunes des cités, tout ce qu'on veut, on se bat pour l'avoir. Donc ça donne un caractère où on fait un peu ce qu'il nous plaît. On le voit des fois dans notre mosquée. Des fois, on fait un peu ce qu'il nous plaît. Si quelqu'un nous donne des ordres, on veut peut-être pas écouter, parce qu'on se dit: "peut-être que t'as tort". De toute façon, dans les cités, c'est chacun fait ce qu'il lui plaît, parce que chacun essaye de se débrouiller de la façon qu'il peut. Ça, c'est un défaut mais c'est comme ça".

"Pourquoi c'est un défaut?"

"Parce que quand on connaît quelqu'un, on lui fait confiance, on doit l'écouter. Et on voit ça dans la mosquée, sur certaines choses il y en a qui veulent pas écouter, quoi".

"Même si c'est une autorité religieuse?"

"Ah non. Quand c'est une autorité religieuse. Si c'est vraiment quelque chose du Coran, on ne peut pas le contredire. Mais c'est pas pareil sur d'autres choses".

Ainsi se constitue une petite communauté de jeunes liés par des pratiques et des comportements qui s'accordent et s'homogénéisent peu à peu. Bien entendu, comme toute communauté, celle-ci est elle aussi traversée par des courants, des tendances, qui s'organisent à partir des goûts nouveaux ou des anciens parcours. Mais ces jeunes lisent quelques livres de base qui constituent leur patrimoine d'entrée en religion et constituent l'essentiel de leurs références communes. Même si les recherches se diversifient par la suite, ce fonds commun, régulièrement entretenu par leurs débats, leurs questionnements mutuels, les maintient unis.

Paradoxalement, ces jeunes si avides de culture et de savoir sont en réalité nourris d'un matériel (livres et cassettes) plutôt limité. Même les étudiants, nombreux dans les groupes, ne semblent guère regretter la pénurie des connaissances auxquelles il leur est donné d'accéder. De même la possibilité d'avoir recours à un vrai exégète ne leur semble pas essentielle, dans la mesure

où, entre eux, ils peuvent avoir des échanges qui vont amener des réponses à leurs questionnements ou consulter dans une sorte de parcours d'enseignement mutuel, des livres qui répondront à leurs doutes.

Ces jeunes se présentent comme des autodidactes qui se forment peu à peu, grâce à des échanges de savoirs dans un groupe où les niveaux ne diffèrent guère, le cas des jeunes Arabes qu'ils peuvent rencontrer à la mosquée est différent, nous l'avons vu. Plus que le savoir en soi, c'est la revalorisation qu'il procure et l'apaisement des "doutes" qu'il entraîne qui semblent importer.

"Souvent, on est obligés de faire des recherches par nous-mêmes. Mais dans l'Islam on a pas besoin d'être super formé pour apprendre aux gens, parce qu'en fait on apprend tout le temps. On ne peut pas dire qu'il y a une fin parce qu'il n'y a pas de fin. On ne peut pas dire que je vais atteindre un but pour apprendre aux gens".

Il y a encore quelques années, lorsque ces jeunes gens ont commencé de "se convertir", ils surgissaient comme des véritables "extraterrestres" auprès de leurs anciens amis. Ils avaient quelque chose d'étrange - mais non d'étranger, car ces jeunes restent profondément intégrés dans leurs quartiers - et étaient considérés avec plus de condescendance qu'inquiétude ou respect. Petit à petit, les choses ont changé. Au fur et à mesure que les individus isolés deviennent un petit groupe solidaire et convivial, qui manifestent leurs croyances et leurs modes de vie sans réserve ni ostentation agressive, le regard que le quartier pose sur eux se transforme. Ils deviennent un des éléments du paysage, avec lequel on doit compter. D'autant que le "recrutement" se fait, comme nous l'avons vu, auprès d'individus qui représentent bien la diversité sociale et socio-économique du quartier et sont à même de prendre langue avec leurs anciens amis et camarades.

Devenir croyant: un processus

Qui peut être converti? Et qui peut convertir? Ces jeunes partent d'un principe simple ils ont trouvé la Vérité et ils sont dans le Bien. Leur incombe donc la tâche et le devoir de propager leur foi, notamment auprès de ceux, musulmans de "culture", qui se sont éloignés de l'Islam.

"Je ne sais pas, mais on sait que l'Islam c'est la vérité. Moi, je souhaiterais que tout le monde soit converti ; je voudrais pour les autres le Paradis ; je lis ce qui attend certaines personnes. Ce qui nous attend, peut-être en Enfer. Moi quand je regarde d'autres personnes, elles m'inspirent de la pitié, je me dis: "Mais pourquoi elles ne savent pas cela? Elles ne savent pas tout ça, pourquoi? Et ça, c'est valable à l'échelle internationale: bien sûr qu'un musulman souhaite que toute la planète soit convertie et que tout le monde soit guidé. Bien sûr qu'on ne veut le châtement pour personne."

Dès lors qu'on a été converti soi-même, qu'on a mis un pied en Islam, on peut reproduire avec les autres ce qu'on a vécu. Il n'est donc pas forcément nécessaire d'être très avancé dans la recherche pour pouvoir conduire d'autres à la foi. D'autant plus que le nouveau venu pourra être pris en charge à un autre niveau par la communauté, par un autre croyant, même s'il garde un lien privilégié avec celui qui lui a, le premier, parlé de Dieu. Tous les jeunes parlent de manière attendrie de cette première expérience, de la manière dont ils se sont trouvés introduits dans le groupe et introduits à la foi.

Tous ne peuvent cependant prétendre au même titre être des "modèles". L'exemplarité a beau être une préoccupation essentielle, certains, même s'ils ont la foi et l'envie de convertir ne sont pas toujours très efficaces et pourraient même éloigner de l'Islam des recrues éventuelles.

"Vous êtes déjà une vingtaine. Ça commence donc à faire un petit groupe

solide, surtout dans cette cité, qui est petite. Est-ce que tu as l'impression que vous avez une influence sur la jeunesse de la cité?"

"Un peu, mais pas vraiment. Parce qu'on n'est pas tous aptes à faire passer le message."

"Et pourquoi?"

"Parce qu'il y en a qui sont moins prêts que d'autres. Il y en a qui vont moins vite, qui baratinent, qui ne sont pas accordés directement. Il y a certaines choses qu'ils font encore qui ne sont pas bien. Ca dépend de chacun".

"Qui est ce qui peut passer le message? explique moi, pour que je comprenne mieux".

"En tout cas moi, je ne peux pas dire moi, que je sois prêt à passer le message, même si je pense que je suis prêt. Il y en a d'autres, qui sont plus capables. Parce que c'est un danger aussi. Parce qu'on peut faire s'éloigner des gens plutôt qu'autre chose. Et quand moi je parle avec des gens, j'essaye toujours de faire attention à ce que je dis. Quand je parle avec eux, je ne peux pas tout leur dire, je parle plutôt de la grandeur de Dieu, de l'amour de l'univers, de tout ce qu'il a fait, du paradis, de l'enfer. Je ne sais pas si tout le monde procède de la même façon. Il y en a qui sont plus durs avec certains, mais moi, c'est plus par les côtés positifs".

"Est-ce qu'on pourrait dire que les jeunes qui étaient plutôt déconnants vont devenir, lorsqu'ils se convertissent, plutôt raides et les jeunes qui étaient plutôt sérieux vont être capables de plus d'ouverture? ou est-ce que ça ne se découpe pas du tout comme ça?"

"Non, c'est pas comme ça. Moi je connais des jeunes qui étaient de vrais déconneurs et puis maintenant ils sont ouverts. Mais il y a aussi le contraire. Je dirais que ça dépend de la façon dont le jeune est rentré dans l'Islam, de la façon dont il a compris les choses et dont on lui a appris les choses".

Si tous les jeunes convertis peuvent convertir, de même ils peuvent s'adresser à tout le monde, même si, finalement, en termes pratiques, ils remplissent leur "mission" surtout dans leur quartier d'origine. Il y a un principe premier. Celui de ne pas utiliser la contrainte, aucune contrainte. Ce principe de base est rappelé par tous.

"Je pense qu'il ne peut pas y avoir de contrainte en religion, parce que c'est une pratique tellement profonde. C'est contraignant d'avoir cinq fois par jour à faire la prière. C'est quelque chose de contraignant et de lourd. Quand on ne le fait pas avec la foi. Quand il y a la foi c'est plus facile, et c'est un réel plaisir. Pour quelqu'un qui pratique réellement, on ne peut pas dire qu'il y a une contrainte pour les prières, pour le ramadan, etc. Pour les petites choses oui, il peut y avoir des contraintes, mais pour une réelle pratique, il n'y a pas de contraintes".

Cette manière de faire, où la force cède le pas à la persuasion est profondément adaptée au quartier et à la culture de la jeunesse. Être capable d'aborder ses pairs de manière à la fois persuasive et respectueuse, hors de toute violence est un atout important. Encore faut-il y parvenir: profondément autonomes dans leurs jugements, très "raisonneurs", les jeunes de quartier n'aiment pas qu'on leur "prenne la tête". Ils ont peu envie d'être moralisés par les instances qui ont autorité pour

accomplir ce rôle (parents, enseignants, animateurs, juges). S'ils acceptent d'écouter ces jeunes, c'est que leur démarche s'avère adéquate.

Pour ces jeunes croyants, le quartier est un vaste champs de mission. Les convertis partent du principe que l'ensemble des jeunes, musulmans d'origine, sont un jour susceptibles de venir à Dieu. Il faut dire que les jeunes convertis oeuvrent auprès de populations où l'athéisme est une réalité impossible à revendiquer. L'existence, ou en tout cas l'affirmation dans l'espace public d'une figure de jeune "incroyant", "non musulman" est fort improbable dans ces quartiers. Très rares sont les jeunes qui s'affirment non croyants, agnostiques ou athées.

"Mais certains de tes copains n'ont pas nécessairement envie de changer de vie..."

"C'est vrai cela... Bon, c'est mes amis, mais je ne les fréquente plus comme avant. Je les fréquente moins. Je peux me retrouver en prison. Je connais deux mecs de cette cité, un a été en prison parce qu'il était souvent vu avec l'autre. C'est clair, les flics, ils ne vont pas chercher à comprendre, ils les ont vu tous les deux. Donc il faut éviter. Je parle avec eux quand je les rencontre, je ne me taille pas quand je les vois. Non, pas moi. Je peux parler avec eux. Je peux te ramener le plus gros dealer de shit qu'il peut y avoir. Moi je peux lui dire: "écoutes, tu comptes te caser, tu comptes pratiquer?" - ils vont tous te dire: "oui, ça c'est clair." Maintenant le quand, le jour, je ne sais pas. Mais à 75% tu ne trouves que des jeunes qui veulent un jour y arriver. Parce que on a été éduqué par l'Islam, quand même. Tu vois, les jeunes beurs des cités, même s'il n'y a pas de pratique. Moi, je me rappelle, je ne pratiquais pas, j'avais quand même cette petite partie de l'Islam, alors qu'on ne pratiquait rien. Moi tu sais, je me disais, je me voyais à 40 ans, et chaque jeune c'est pareil: quand on sera mariés, avec des gosses, on va se mettre à faire la prière, chaque jeune est pareil, tu peux demander à chaque jeune des cités, tu verras c'est ce qu'ils vont dire".

Les jeunes qui critiquent ces nouveaux convertis parce qu'ils ne partagent pas leurs points de vue, leurs idées sur la religion et sur leur mode d'intervention dans le quartier, s'affirment eux-mêmes musulmans. C'est là une condition nécessaire pour pouvoir bénéficier d'une légitimité auprès d'une population et d'une jeunesse intensément marquées par un Islam sociologique transmis de père en fils.

"Y'a un grand respect pour nous. Ce qu'ils se disent c'est: "nous on n'en est pas encore là, on s'amuse. Tout est beau, tout est joli". Mais ils pensent qu'un jour ils s'y mettront. La plupart sont croyants. Ils croient en Dieu et pour eux ça viendra quand ça viendra. Par rapport à ça, ils nous respectent beaucoup; moi quand je les vois, je discute avec eux, je leur serre la main, je ne parle pas que de religion".

"Jamais ?"

"Bon des fois j'essaye un peu de les raisonner, je les écoute, ou je leur donne des conseils; mais je ne vais pas leur prendre la tête. Mais bon, des fois quand je suis là ils mesurent leurs paroles".

Le fait que tous les jeunes soient à priori "convertibles" n'implique pas qu'ils se convertissent effectivement.

"C'est un peu difficile à faire. Il faut les prendre un par un, les jeunes. Parce que quand on parle à un groupe on ne peut pas parler".

"Tu ne peux pas faire passer ton message, si tu es dans un groupe?"

"Tu peux dire certaines choses mais tu ne pourras pas parler toute la nuit comme ça. Parce qu'eux ils voudront prendre le dessus, ce qui normal. Parce qu'ils font ça toute la journée. Enfin, tout dépend de comment on dirige la conversation. Moi je peux tenir toute une journée à parler de ça. Mais au bout d'un certain temps, on n'en peut plus, c'est eux qui prennent le dessus. Alors toi tu écoutes et c'est dur".

"Tu te sens déjà assez solide, alors même que tu n'as commencé à pratiquer que depuis deux ou trois ans pour tenir un débat avec un groupe de jeunes farouches?"

"Oui, j'y arrive. Mais ça dépend des jeunes ; parce qu'il y en a avec qui je ne peux pas discuter".

Aux yeux des jeunes déjà convertis, les résistances ne viennent pas d'une opposition aux principes ni aux modes de vie musulmans. Selon eux, tous les jeunes en reconnaîtraient, en leur for intérieur, le bien-fondé. Ce seraient donc des raisons plutôt matérielles, l'envie de "jouir de la vie", qui retarderaient l'entrée en religion d'un nombre important de jeunes.

Ce mode de vie ascétique, fondé sur une vie collective où l'on partage les mêmes contraintes, les mêmes rites et les mêmes valeurs, contribue puissamment à faire perdurer le groupe dans son être. C'est ce qui peut rendre ces pratiques attractives, même pour des jeunes issus d'un autre univers religieux.

"Il y avait dans l'Islam des choses qui permettaient de s'accrocher vraiment à la religion, contrairement aux catholiques. J'avais pas l'impression qu'il y avait quelque chose qui m'accrochait à Dieu. Alors qu'ailleurs, il y avait beaucoup de choses ailleurs qui me permettaient de délaisser Dieu. Avant, on oubliait facilement Dieu dans d'autres activités, tandis que l'Islam dans tout ce qu'on fait, on pense toujours à Dieu, on pense vraiment à Dieu: dans la religion catholique, pour moi, il n'y avait pas des choses qui nous renforcent dans la foi. Je ne sais pas, par exemple le ramadan. C'est pas évident de jeûner pendant un mois, comme ça. Chez les catholiques il y a peut-être deux ou trois jours et encore, je ne sais pas si tout le monde le fait ; ça ne se fait même plus. En Islam, y a les cinq prières par jour qui sont obligatoires et qu'on doit vraiment faire. Si on ne les fait pas, c'est une erreur. Et il y a pas mal d'autres choses. Il faut faire attention à ce que l'on dit, à notre entourage, aux gens qui ne pratiquent pas. Sans cesse dans tout ce que l'on fait, il y a l'Islam qui revient. Si quelqu'un fait quelque chose de mal, j'essayerai toujours de lui dire de ne pas faire ça. Même si je ne lui parle pas de Dieu, j'essayerai de le ramener vers le bien".

Pourtant, ce qui conforte les musulmans croyants dans leur foi, peut produire un effet-repoussoir chez d'autres. De même, certains nouveaux convertis peuvent ne pas "tenir le coup" dans la durée, ni parvenir à observer les pratiques religieuses dans toute leur rigueur. Ils abandonnent alors le groupe.

"Comment tu te définis par rapport à la religion?"

"Disons que je ne suis pas pratiquant comme mes grands frères, mais, bon, ça ne m'empêche pas d'être croyant".

"Tu ne pratiques pas du tout?"

"Ça m'arrive de faire mes prières, mais bon. C'est une pratique occasionnelle, je ne veux pas que Dieu soit ma roue de secours. Dieu c'est toute la journée. Les cinq prières moi je ne les sais pas, alors je ne le fais pas".

"Et c'est parce que tu es trop jeune, pas assez mûr? Ou est-ce un choix?"

"Bon, j'aspire à ça. Mais je ne suis pas prêt ; je me suis lancé à un moment dans la prière et je me suis arrêté, je ne pouvais pas tenir le coup dans la durée pour différentes raisons, alors qu'il faut s'y consacrer à fond et à long terme. J'ai tenu deux mois et demi".

"Tu pensais que ça allait être dur et contraignant pour toi?"

"Mon défaut, c'est que je ne lisais pas beaucoup. Pour avoir la foi, il faut lire beaucoup, chercher. Quant tu sors dehors, tu es toujours attiré, tu as des habitudes. C'est dur au début mais c'est pas vraiment de la contrainte. Disons que pour moi c'était le manque de temps. Bon j'avais les études à côté, je suis jeune quand même, je sors un maximum, j'avais mes premières payes, donc j'étais plus indépendant vis-à-vis de mes parents, je pouvais me permettre d'avoir une vie semi-adulte. Tu vois, il y avait deux transitions à faire à la fois, d'un côté je rentrais dans la religion et de l'autre côté je commençais à être indépendant. Et ça c'est dur".

Entre présence prosélyte et retrait pieux.

S'ils souhaitent convertir des nouveaux jeunes, les mener vers le bien (et pour leur bien, pensent-ils) il leur faut assurer une vie et une présence régulière dans le quartier. Mais leur nouvelle vie leur impose à leur tour des contraintes: prières, vie intense de communauté, et une nouvelle morale, qui les met en retrait de la rue (pour les garçons) et du papotage (pour les filles). Ce sont ces nouvelles qualités acquises, cette nouvelle rigueur des comportements qu'ils ont adoptés qui en feront des "exemples" susceptibles d'être imités. Mais en même temps, un "modèle" est toujours redoutable. Il faut donc à ces jeunes maintenir une présence, à la fois généreuse et "intéressée" auprès de leurs pairs, tout en sauvegardant la position de retrait que leur nouvelle condition leur impose. C'est un exercice auquel ils s'essaient, avec des bonheurs divers.

"Rien qu'en continuant à les fréquenter, je pense que c'est quand même un début. Je le fais pour Dieu. J'essaie de ne pas couper complètement. Parce que là, je les repousserais complètement de la religion. Peut-être que Dieu, en me mettant en présence de ces personnes là, me teste, il me donne justement l'occasion de pouvoir convertir certaines personnes. Maintenant, il faut commencer. C'est des gens qui connaissent quand même la religion. Donc, je vais commencer déjà par les attirer, par mon comportement. Si j'ai le bon comportement, il parle de lui-même. J'essaye d'être bien et puis à un moment ou un autre, même si elles n'aiment pas le fait que je les interrompe quand elles parlent d'une autre personne, quand elles font de la médisance, ça finira quand même par les attirer, parce que c'est quand même les bonnes valeurs. Dans toutes les religions, les valeurs sont bonnes, pures et elles ne peuvent qu'attirer: avoir l'honnêteté ne pas mentir, bien obéir à ses parents, d'aimer pour une autre personne ce que l'on aime pour soi, ce sont des bonnes valeurs, pures et bonnes. Elles ne peuvent qu'attirer. Je ne les leur impose pas, puisqu'elles les connaissent déjà, et d'ailleurs je ne peux rien imposer. De toutes les façons, certaines, c'est de leur fait si je ne parle pas de l'Islam. Parce que je ne veux pas

qu'elles disent: "à chaque fois qu'on la voit, on parle de ça !" Comme ça c'est elles-mêmes qui viennent à en parler, à poser des questions ".

Des exigences fortes mais progressives

Dans leur démarche de conversion, les jeunes ne manquent pas de se voir conseillés d'entrer dans le droit chemin. Une telle injonction n'est cependant pas suivie d'effets immédiats. La conversion est un long processus, semé d'embûches, procédant par étapes progressives, selon les capacités de chacun. C'est pourquoi l'image du "bandit" qui devient "saint" du jour au lendemain est une image trompeuse. L'adhésion à ce nouvel Islam sonne le glas de nombre de comportements antérieurs, et introduit les jeunes dans une maille serrée d'obligations, de pratiques, de contraintes. La nouvelle identité des convertis, nous l'avons vu, va de pair avec une vie réorientée vers des exigences fortes. Mais ce parcours est un fait individuel et individualisé, et dès lors que les jeunes sont engagés et qu'ils donnent peu à peu des gages de leur bonne foi, on admet avec indulgence que chacun suive son propre rythme. En demandant aux "pêcheurs" de "rompre" avec leur vie antérieure, on leur autorise dans le même mouvement à ce que cette rupture ait le temps de se faire, à ce que le deuil de l'ancien se fasse pour qu'advienne le nouveau.

"Alors, qu'est-ce qui a fait qu'à un moment donné dans ta vie de jeune, t'as retrouvé Dieu, on peut dire comme ça ?"

"Mon parcours a été très long. Tu sais, j'avais vraiment un parcours de jeune de quartier. J'étais vendeur de shit, j'ai tout fait quoi. J'ai fait des choses pas bien, tu vois. Et puis je me suis un peu reculé sur tout ça. Ce qui fait que par la suite, après un moment, j'en ai eu marre. Quand je suis rentré dans l'animation, mon cerveau commençait déjà un peu plus à cogiter. Et puis bon, j'ai eu une chance d'avoir des amis qui sont croyants et qui m'ont parlé. Je me suis intéressé et pendant un an, j'ai commencé à pratiquer en faisant mes cinq prières. Mais c'était sans m'investir vraiment. Ça veut dire que je n'apprenais pas l'Islam. C'était comme ça, un peu comme le font mes parents. Maintenant, je me suis plus investi. Dans mon parcours aujourd'hui il y a de la lecture, il y a tout".

"Ton premier moment de questionnement, c'était donc quand tu as commencé à travailler dans l'animation?"

"C'est un premier recul. Parce qu'avant, je baissais la tête et j'allais dans les choses. Je ne faisais pas attention au chômage, Je ne faisais pas attention aux trucs politiques, à rien du tout, aux choses sociales non plus ; je ne savais même pas où se trouvait la sécurité sociale, les ASSEDIC, comment on remplissait une feuille... Tu vois tout ça je m'en foutais, j'en avais rien à foutre".

"Tu avais quel âge?"

"J'ai commencé à bien pratiquer l'Islam il y a près de deux ans, deux ans et demi et j'ai commencé l'animation avant, ça fait quatre ans et j'ai 22 ans maintenant".

"Donc tu étais un jeune qui déconnaît jusqu'à 18/19 ans?"

"Voilà. (...) Ce n'est pas dès que je suis entré dans l'animation que j'ai dit basta. C'est pas vrai, c'est faux. Bon quand tu prends tes responsabilités au niveau des jeunes, tu ne peux pas te permettre de faire certaines choses. Parce qu'ils te

prennent pour un exemple ; donc moi, s'il me voyaient en train de voler et puis que de l'autre côté je leur dis: "non c'est pas bien de faire ça", ça va pas... Disons dans ma tête ça m'a fait plus réfléchir, le travail d'animation".

"C'est venu tout seul ou c'est en contact avec une équipe?"

"C'est peut-être aussi un ras-le-bol. C'est plus un ras-le-bol qu'autre chose quoi. C'est clair, tu sais j'ai des frères, ils sont partis en prison, j'ai vu ça. C'est plus le ras-le-bol..."

"Donc le fait que ton frère a été en prison à cette époque t'a marqué, a induit un changement?"

"Non pas vraiment, tu sais, la prison tu y rentres, tu sors. Il suffit qu'il y ait des personnes à l'extérieur qui t'envoient un peu d'argent pour que tu continues. Tu as ta bouffe, il y a la télévision, il y a tout. Tu grossis encore plus que quand tu y es entré. Même s'il y a des prisons plus dures que d'autres. Non, on ne peut pas dire que ça m'a changé. Mais disons c'est un peu ras-le-bol, je me suis dit: "ça peut m'arriver à moi"; ça m'a peut-être fait une crainte et une peur, je ne sais pas, ça m'a reculé un peu, mais pas tout à fait. Je ne dis pas que quand mon frère a été en prison, j'ai tout lâché c'est pas vrai".

"Donc c'est l'entrée en religion, à travers des amis, qui a changé les choses".

"Des amis m'ont parlé et puis même moi, j'étais poussé. Je ne sais pas pourquoi. C'est un ras-le-bol, je t'assure. Dès le début je suis content, d'être musulman pratiquant. Dans ma tête c'est plus droit, c'est carré. Il y a eu un ras-le-bol. Je voulais chercher quelque chose où je me trouve bien, essayer de faire une vie, avec le travail".

Pour les filles, la croyance profonde que le port du voile est obligatoire, marque d'un poids particulier cette étape nouvelle, en introduisant une discontinuité et une rupture dans un parcours mené à petits pas vers le "bien", de manière plus ou moins linéaire. Le port du voile, dans la mesure où il expose la croyante en tant que telle aux regards de tous, et la livre à tous les jugements, est une étape particulièrement sensible, qui demande réflexion et questionnement avant que la décision mûrisse et soit enfin prise.

"Eh oui y en a des filles qui arrêtent en chemin. C'est trop exigeant, oui. Trop exigeant parce qu'elles n'avaient pas encore la foi ; peut-être qu'elles n'étaient pas encore prêtes spirituellement; donc oui, beaucoup ont arrêté. Elles disent d'ailleurs qu'elles vont reprendre, on ne sait pas quand, mais qu'elles vont reprendre. C'est à dire qu'elles n'arrêtent pas parce que ça ne leur plaît pas, mais parce que c'est dur, c'est vrai".

"Elles ne sont pas prêtes?"

"Une religion, c'est dur. Même si la religion c'est la soumission à Dieu, c'est se soumettre au créateur, et non aux créatures c'est quelque chose de dur".

"Le plus dur pour les filles, l'exigence la plus difficile, est-ce que c'est le voile?"

"Quand on a pris le voile, on a franchi une étape. Je dirai que l'ordre par lequel Dieu nous édicte ses commandements, la base, avant tout, c'est la foi. Quand on n'a pas la foi, on ne peut rien faire, même la prière ne sert à rien quand on a pas la foi ; il faut faire ses prières avec dévotion, concentration etc. et pas comme un robot, donc la foi avant tout, la prière ensuite ; c'est la prière qui pourra nous éloigner du feu, c'est la base de tout. C'est la différence entre nous musulmans et les autres personnes; le voile ce n'est pas le plus important, mais c'est un aboutissement, puisque ça a quand-même son importance. C'est un ordre de Dieu et on est châtié si on ne le porte pas, c'est quand même un ordre de Dieu".